

BOSCO

Texte de Pierre Hulin

EDITIONS LA BELLE GABRIELLE, PARIS

L'HOMME

Le fer est nu de cette simple rampe courant le long de l'escalier qui mène à Pierre Bosco, et la pénombre cesse, sur son palier, le seul vitré, comme s'il avait décidé, un jour lointain, de provoquer cette trouée de lumière où se profile maintenant l'ombre inégale de ses livres.

Il ouvre et dit :

- *Ah, c'est vous ?*

Il en est ainsi des hommes qu'on rencontre, porteurs de leur passion, de leurs secrets comme de leurs faiblesses, et c'est tout de suite une certaine chaleur, on ne sait pourquoi, peut-être à cause de l'âge qui nous fait nous ressembler, nous rassemble, peut-être aussi à cause de l'incertitude où nous a conduit, jusqu'à présent, l'existence.

La première pièce est sage et tranquille. Tissus aux teintes atténuées, au mur deux toiles qui témoignent d'une période abstraite, volumes de craie sur fond de couleur ainsi que pierres tombées dans l'herbe ou suspendues dans l'azur. On passe, et c'est l'atelier si clair, le chevalet, et une sorte

d'établi où ont séché, avec la peinture sortant des tubes, l'angoisse, l'espoir, des convictions.

- *Vous boirez bien une coupe de champagne ?*

Il me regarde, s'affaire. Ce qui nous attend est une fête, une descente dans les profondeurs de nous-mêmes, ou une remontée, comme on voudra, pareille à celle des bulles, des paroles. Et ça galope sur les toiles autour de moi, s'agite, danse, tout est mouvement sur les toiles, énergie, action, tout est force, bonheur d'être vivant, de vivre.

- *Vous aimez les chevaux, dis-je*

Ils sont là, avec ou sans cavaliers, entre des danseuses et des coureurs cyclistes, la crinière au vent, ivres de grands espaces, non tels qu'ils pourraient être sous l'œil stupide d'un appareil photo, mais tels que le talent les figure et les transfigure.

- *Oui, oui, mon père en avait un élevage. Il achetait ses étalons en Yougoslavie. C'est que nous habitons une petite bourgade de la Vénétie Julienne, non loin de la mer.*

L'atelier dérive, nous emporte là-bas, où je ne suis jamais allé, où il a vécu toute son enfance. Il tressaille, continue de presser le bouchon de la bouteille. Sans doute son père

est-il parmi nous, ou l'a-t-il rejoint, voilà qu'il se met à parler de lui comme tous ceux, innombrables, qui refusent à leurs fils les professions d'aventure.

- *Il voulait que je sois officier dans la marine marchande.*

Etait-ce à cause de la proximité de la mer ? Et qui pourrait lui en vouloir ? On a une casquette, de la prestance, un métier qui dure, la fin du commerce n'est pas pour demain, et ces rides précoces autour des yeux qui font les beautés mâles.

- *J'ai poursuivi des études à Gênes, puis à Rome.*

- *Et qu'êtes-vous devenu ?*

- *Restaurateur de tableaux. Enfin, j'aidais quelqu'un à les rénover. Ses conseils m'ont beaucoup servi.*

Ainsi sont les vieux maîtres. Ils demeurent dans nos mémoires, plus présents parfois que nos géniteurs. Les uns donnent la vie, les autres la connaissance. La longue chaîne des hommes, et toutes ces mailles qui sont de hasard ou d'amour.

- *Vous savez, dit-il tout à trac, je préfère les chevaux de Delacroix à ceux de Léonard de Vinci.*

Il rit, et l'on boit. Mon regard s'accroche aux danseuses qui

n'en finissent pas d'évoluer sur l'une de ses toiles, s'envolent d'un pied léger, disparaissent sous leurs dentelles, reviennent sur le devant de la scène, recommencent. Comment la peinture peut-elle être à la fois cette pose et ce tourbillon ? Il y a aussi un joueur de polo, son ombre puisqu'il ne s'agit que d'une esquisse, nous sommes encore loin de l'achevé, mais déjà ça bouge, l'homme et l'animal mêlés dans l'effort et l'élégance du geste, centaure d'un moment. Puis un petit format, définitif celui-là, destiné à la Maison de la Radio, et qui vous entraîne dans une course éperdue. La mécanique a remplacé l'animal, les hommes sont soudés à elle, les roues tournent.

Je m'étonne que Bosco soit là, si calme d'apparence, à fumer sa pipe au creux d'un fauteuil. Je m'étonne aussi, quand on sait combien les artistes d'une même discipline s'entredéchirent à belles dents à la moindre occasion, de l'entendre me parler, de la manière la plus naturelle, des peintres qu'il aime, Bonnard, Pissaro, Soulages, Manessier, Pignon, sans compter Picasso « qui a ouvert toutes les portes et fermé toutes les fenêtres », et même Le Sidaner, dont il me montre une gouache originale tirée de l'exemplaire de tête d'un ouvrage publié en 1928. On évoque Bissière, venu à l'abstrait sur le tard avec une sincérité totale, et Tal Coat, longtemps méconnu, qui avait exposé des toiles sur la guerre d'Espagne avant Guernica, ce dont un ami m'avait entretenu le matin même, Tal Coat qui vient d'avoir l'hon-

neur du Grand-Palais, une rétrospective. Tal Coat, oui, sa cote va monter maintenant que les trompettes de la renommée rameutent le public...

Et c'est toujours la compétition, comme dans cette course cycliste ou de chevaux soudain multicolores, cette partie de football. Fixer le galop et en garder la mouvance.

Et c'est toujours le pari sur l'homme, la spéculation des autres, le commerce, les valeurs monnayées, la nécrophagie chère aux critiques professionnels contre espèces sonnantes. Voilà pourquoi peut-être certains artistes se décident un jour à faire le clown. On le peut quand on a du talent. Le spectacle aide au succès. Mais si l'on a du talent et qu'on se refuse à faire le clown ?

- L'essentiel, c'est de se trouver soi-même, ensuite de se remettre en question. J'ai cru un moment pouvoir me réaliser dans l'abstrait. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que l'abstraction me contraignait à peindre la même toile, aux couleurs près. Alors, à quoi bon ?

Evidemment, quand on a connu les grands espaces, les crinières échevelées, les ruts, les poulains nouveaux-nés qui se redressent sur leurs jambes fragiles... Il se tait, enlève de sa pipe des brins de tabac noircis.

- *Une œuvre existe par son unité, non sa répétition. Créer est difficile.*

- *Oui.*

Et je pense à ces gens du Tout-Paris ou d'ailleurs qui visitent une exposition au pas de charge et s'en retournent, convaincus que trois minutes suffisent à juger dix ans de travail.

- *Le temps passe, et je reste là, quelquefois, désœuvré. Cela dure ou ne dure pas, c'est selon.*

Il est mince, svelte, vieillissant. Je le découvre peu à peu au-delà de l'automne des rides et des cheveux gris. Il a gardé de la Vénétie cet accent inimitable, des mains qui bougent, une chaleur communicative, latine. J'en profite pour évoquer sa jeunesse. Il a un sourire plein de fantômes un instant ressuscités, de décors. Il s'est marié à près de cinquante ans. Jusque-là l'existence se faisait et se défaisait. C'était au gré des amis, des choses, d'une rencontre, de l'argent dépensé en une nuit quand il avait vendu quelque toile, des circonstances. Il s'éveillait riche, s'endormait pauvre. Il a été trois ans sous contrat chez Alex Maguy, trois ans au lieu des quinze prévus, Alex Maguy qui disait que s'il avait été peintre, il aurait voulu peindre comme Bosco. Mais il y a des contraintes. Une histoire de marchands de tableaux. Alex Maguy arrivait et exigeait de

repartir avec sa Cadillac pleine de toiles... La chance de cette époque s'estompe... Il en rit encore.

- *L'indépendance*, dit-il. *Tout se paie, et surtout l'indépendance.*

Il s'est donc fixé à Saint-Germain-en-Laye, dans cette vieille demeure où nous sommes, côté cour. Il a une femme, des enfants. Les bruits de la rue ne l'atteignent pas, les critiques pas davantage. A peine s'il en lit les articles ou consent à être là lors des inévitables vernissages. Comme si ce n'était pas lui qui comptait, l'homme est dans tous les hommes. C'est seulement ce qui est pendu aux cimaises qui a de l'importance.

- *Vous ne peignez pas que le mouvement, l'élan, l'effort*, dis-je, *vous peignez aussi des cathédrales.*

- *Oui, oui.*

Il parle, et je me souviens d'un visage de Christ, aperçu au mur de la galerie La Belle Gabrielle, rue Norvins, aperçu puis scruté, contemplé, une œuvre déjà ancienne, c'était un visage terne, chocolat, en relief sur fond clair, qu'on interprétait comme on voulait et qui pour moi représentait Bosco, ce ne pouvait être que lui naturellement à travers le symbole, un Bosco qui aurait laissé là sa tête, non par distraction mais pour témoigner du destin tragique de chacun

de nous, dieu ou non, riche ou pauvre, il parle, et sa cathédrale n'est plus cet amas de pierres, de cintres, de sculptures, elle frémit, humaine, le sang des gargouilles invisibles comme celui des saints extasiés la parcourt en de longues pulsations, et l'esprit qui alors l'anime invente candidement l'éternité dont on rêve.

- *C'est curieux, dit-il, je travaille avec de la matière et pour moi rien n'est matière. Voyez Cézanne, Braque. Il y a tout un monde dans une nature morte.*

La Cadillac d'Alex Maguy traverse à nouveau l'atelier, repart à vide. On dirait un jouet minuscule. Et Bosco continue. Il demeurerait parfois toute une nuit devant son chevalet dans une espèce de délire. Solitude de la création. Si chacune de ses œuvres est pour lui une réussite, elle n'est pas totale. Les toiles s'amoncellent. Les difficultés. Viennent les enfants. Trois garçons. Et le monde est dur. L'espèce humaine est une fourmilière où chacun transporte sur le dos de quoi subsister. Je songe aux salariés, à tous les mensualisés de ce pays qui peuvent établir de vrais comptes, c'est-à-dire une sécurité à court et moyen terme, malgré les aléas de la vie économique, les imprévus de l'existence. L'idée d'un compromis l'a-t-elle effleuré ? Je ne crois pas. Puisqu'il ne sait rien faire d'autre que peindre. Le roi est nu. Heureusement, il y a Saint-Germain-en-Laye, les amis. Il est si communicatif, si chaleureux. Ce

n'est pas tellement par l'abondance des paroles, non, il ne vous étourdit pas de phrases, mais par l'attitude, où ce qu'on lui dit, ne serait-ce que quelques mots, vibre en lui et se répercute, loin, au second degré, c'est un arbre qui respire par toutes ses feuilles, tressaille au moindre souffle. Il lui est arrivé d'être pessimiste, il ne l'est plus. Comment d'ailleurs le serait-il ? Son œuvre est à la fois derrière lui, et devant. Les orages du passé lui ont permis de plonger ses racines plus profond et aucune tempête ne l'a abattu puisqu'il est là, le front marqué mais plein d'avenir. Il y a du vrai dans la chanson de Philippe Clay et la chance de certains créateurs n'est-elle pas d'exister le plus longtemps possible ?

- *Vous avez bien dû avoir ici ou là quelque distinction ?*

- *Ah, oui, j'oubliais, une médaille d'or de la ville de Visco et une médaille d'argent de la Ville de Paris.*

Sans doute enfouies à présent dans quelque tiroir parmi des lettres, imprimés, factures. Je suppose qu'elles ont dû être cependant prétexte à une petite fête, à cette ronde de mains fraternelles autour de la table, aux verres levés. Il dit : d'argent, comme on dirait de carton, de bronze ou d'or en parlant des noces de quelqu'un. Cela fait toujours plaisir, la reconnaissance des contemporains, même relative. D'ordinaire, ils ignorent, oublient, remettent à plus tard, ont la dent dure ou pratiquent la complaisance. Ce qu'il

voudrait, c'est qu'un inconnu passant là où il expose s'arrê-
tât longuement devant l'une de ses œuvres, et ce ne serait
pas de ces personnes du Tout-Paris, au contraire, un
employé peut-être, ou un sportif, familier de l'entraîne-
ment, de l'effort, il n'aurait pas l'argent de la cote du jour,
mais chercherait à comprendre, sincère, disponible, ce que
telle courbe étonnante signifie et pourquoi des couleurs
mêlées monte cette espèce de chant. Puis il demanderait à
voir le peintre, l'aimant déjà parce qu'il vient de se décou-
vrir meilleur lui-même devant tant de santé, d'équilibre, et
il lui serrerait simplement la main, disant : monsieur, je
suis content de vous avoir connu.

- *Vous savez, poursuit Bosco, en dépit des tentatives néces-
saires, des recherches, d'essais fructueux ou débouchant sur
des impasses, je crois qu'il faut repartir des primitifs, retrou-
ver l'esprit des primitifs. L'avenir est à une nouvelle figura-
tion. Les destructeurs, avec leurs toiles monochromes ou leurs
couleurs vomies des tubes au petit bonheur, ont fait leur
temps. Il n'est pas de génie sans réflexion patiente et pas
d'œuvre digne de ce nom sans un immense travail. Ce n'est pas
ce que je vaudrais à la Salle des Ventes qui m'angoisse ou me per-
sécute, c'est ce que je suis.*

LES ETAPES

- *Ainsi donc, vous êtes né en 1909 ?*

- *Oui, le 29 janvier, en Italie - A Visco, dans la province d'Udine.*

Il ne s'agit là que d'un constat. Se situer. Il le faut bien. Mais rien n'a-t-il d'importance ? Le début du siècle ou presque, est-ce loin, est-ce près ? Toujours trop loin si l'on songe aux possibilités d'une vie d'homme, à tout ce qui demeurera après nous et qu'on n'aura pas eu le temps de découvrir et de recréer. Si près cependant. La magie de cette boîte de couleurs que sa mère lui offre à huit ans le touche encore, l'illumine. C'est à partir de cette boîte que le monde enfermé là commence à vous appartenir, dans la matérialisation tâtonnante et gauche des premiers rêves, cadeau de peu et de tout, avec cette tentation subite de s'exprimer, et le moyen, mieux que par la parole. Ce n'est pas lui en effet qui se vanterait de ses origines, il faut combler les blancs, les silences, chercher ailleurs, dans une documentation publiée en 1963 par exemple, pour apprendre qu'il descend d'une famille célèbre en Italie, la famille Della Rovère. Mais je préfère m'asseoir près de cet enfant

sorti de rien et que les crayons ou l'eau colorée des godets fascinent. Qu'a-t-il reproduit alors ? Fleurs, oiseaux, chevaux du père si difficiles à saisir là-bas dans les pacages, ou ce village aux toits serrés les uns contre les autres ? Qu'importe. C'est la rencontre avec la création, l'imité avant l'inimitable, le pouvoir fragile, solitaire, l'apprentissage d'une certaine joie à laquelle se mêle une certaine souffrance, tandis qu'un peu plus tard, selon la tradition, il dessine et peint des madones sur les murs. Puis vient, à 17 ans, cette restauration de tableaux dont j'ai parlé, et là, petite main des grands maîtres, il touche du doigt comme de l'esprit les secrets et la technique de la peinture. Un enseignement qui n'a pas de prix.

- *Et vous décidez un jour d'aller à Paris ?*

- *Oui. En 1931. J'avais vu, au cours de mes études à Gênes et à Rome, des reproductions de Cézanne, Pissaro, Gauguin, Rouault. Pensez.*

Elles sont là un moment autour de nous, sollicitées par le souvenir, peut-être sur cette table ou le bras de ce fauteuil, et peut-être aussi se suspendent-elles on ne sait comment entre les toiles de Bosco, je le vois qui hésite, soupire, tousse, ou bien est-ce le cheval de Gauguin, à la robe apparemment fausse, qui s'ébroue, et l'un des juges de Rouault nous regarde, la sentence aux lèvres.

- *Vous comprenez ?*

Il ne s'évadait ni ne désertait, il allait au-devant de ses frères aînés. L'irrésistible appel, comme d'une religion, mais celle de l'art, exclusive au-delà de toutes, la possession sans limite.

- *Je me suis installé à Saint-Germain-en-Laye.*

Où nous sommes, du moins dans cette ville, car il eut plusieurs demeures, non loin de la forêt domaniale et de ce château Renaissance qui contient l'une des plus belles collections de la préhistoire. Non loin également de l'Etang-la-Ville, où il rencontre, deux ans plus tard, son premier grand maître, Xavier Roussel, qui l'aide, le dirige, le décante pourrait-on dire, et le contraint, en quelque sorte, à trouver pour le meilleur sa forme originale d'expression. Rencontre essentielle. La jeunesse appuyée sur l'expérience. Bosco est joie, Bosco est douleur, il peint des dizaines de toiles, en détruit certaines, Sisyphe à la volonté patiente. Mais lui parviendra jusqu'aux sommets.

- *La peinture est avant tout une aventure intérieure, dit-il.*

Sans doute. Et dans ce cas-là, inévitablement, loin du tapage, des petits fours, nœuds papillon, bla-bla des volières et de la mode, up to date mon cher, up to date, cette

progression à travers l'humain, cette marche anxieuse vers ce qu'il y aura toujours, au second degré, sur la toile et au-delà d'elle, et c'est comme sous la peau le cœur qui bat, et l'esprit quelque part si l'on veut bien se donner la peine, l'âme. Je revois en un éclair ce film de science-fiction où des savants en blouse blanche, la lampe au poing, descendaient le cours des artères, sondaient les parois, pénétraient dans les cavernes d'organes de quelque géant découvert sur je ne sais quelle planète. Peut-être cherchaient-ils, eux aussi, sous l'apparence, ce qui existait.

- J'ai rencontré Maurice Denis, Vuillard. J'ai travaillé avec Marchand. Et ce fut la guerre.

Il vit de quelque vente accidentelle, des subsides de sa famille. C'est le silence des années noires, la chape de plomb un bref instant descellée grâce aux cimaises de la galerie Roussel, boulevard Saint-Germain, à Paris, où il expose, à nouveau le silence, et son père meurt, il retrouve l'Italie après quinze ans d'absence, les madones que le temps a effacées ici où là sur les murs, des traces, des souvenirs, revient, se fixe à jamais, animé de la volonté farouche de poursuivre son œuvre.

- C'est alors que j'ai eu l'idée de créer un groupe, ici, à Saint-Germain-en-Laye.

Oui, malheur à l'homme seul. Les amis soutiennent, encouragent. On communique. Il suffit parfois d'un signe, d'un verre qu'on prend ensemble, d'une main sur l'épaule. Et ce sont Chastel, Gomery, Clavé, Samartino, Soubervie, Véra.

Nous sommes en 1950. On peint, on respire, on vit. Bosco participe à la 1^{ère} Biennale del Mare à Gênes l'année suivante, expose avec d'autres à la galerie Vivet, rue de l'Université, au pavillon Louis XIV, au Musée d'Art Moderne, au Troisième Salon d'Art Sacré avec une Descente de Croix, au 1^{er} Salon de l'Ile-de-France, et on le remarque. Il a quarante-cinq ans lorsqu'il donne à voir, d'un coup, à la galerie Le Hérisson que tient Madame Baignol, cinquante toiles. Puissantes, visionnaires. Mystique, Bosco ? Mais tout créateur qui explore le mystère de l'homme ne l'est-il pas ? On parlera d'expressionisme tragique et de magie ensorcelante à propos des peintures de cette époque. Il commence à intéresser. Reconnu, encore méconnu. Tiens, un vrai peintre. Salut l'artiste, et l'on passe. C'est à ce moment-là peut-être qu'il lui aurait fallu se produire à tout va dans les salons où l'on cause pour ne rien dire, évoluer d'une exclamation à un rire de gorge, faire le fou, le possédé, l'excentrique, le pitre. D'autant que l'abstrait autour de lui fait fureur, le jet d'une peinture au pistolet engendre un débordement de papier noirci ou de salive, et comment s'y reconnaître entre le facile et le sincère, la hâte et la réflexion, la recherche et la fumisterie, le vrai et le faux, quand on applaudit à tout et à n'importe quoi, comme s'il

suffisait de crier au génie pour faire croire qu'on a du talent ?

C'est que l'abstrait semble s'ouvrir à d'autres possibilités que celles de la figuration, à d'autres fantasmes. Et Bosco tente l'expérience puisque le Faubourg Saint-Honoré le sollicite. Qui ne s'est jamais trompé lui jette la première pierre. L'originalité de l'expression, son tempérament mystique, des tendances, le milieu d'alors, la conviction qu'il pourra maîtriser à sa manière un système qui n'est le plus souvent à ses yeux qu'un procédé, mais ne faut-il pas se rendre compte, tout cela l'incite à se lancer à cœur perdu dans l'aventure. Je l'imagine assez en Saint-François-d'Assise, dont la légende revit dans les Fioretti et les fresques de Giotto, et le voilà qui va errant, seul, transformé en fantôme, loin de ses moines pauvres et de ses Clarisses, à la découverte de rien.

Bosco aurait donc pu faire semblant, exposer dans cette galerie Forein du célèbre Faubourg, jouir d'une célébrité provisoire aux dépens de l'intime, entrer dans la ronde, sous les confettis de carnaval, et, comme on se pare des plumes du paon, jouer un personnage qui n'était pas le sien, un rôle de composition en somme, avec une autre voix, sous les déguisements. Mais il refuse. Il refuse de s'enfermer, lui qui a le monde au bout des doigts, de se répéter, lui dont les touches viennent de plaquer les pre-

miers accords sur le piano des formes et des couleurs. Chapeau bas, et salut, oui, salut à l'artiste qui préserve avec courage son véritable avenir.

- *Une étape, dit-il.*

Comme on en a connu, nous tous, assis à contre-pente au bord du chemin, quand là-bas montent les mirages.

- *Et la galerie de l'Elysée ?*

La galerie de l'Elysée, c'est Alex Maguy dont la Cadillac roulait tout à l'heure en silence à travers la pièce, luisante et noire. Alex Maguy a le jugement sûr. Et les articles pleuvent, la presse est, comme on dit, unanime, la maturité de Bosco ne laisse plus de doute aux connaisseurs. Enfin. Le peintre est ici, puis là, puis ailleurs, à Nice où se presse le Tout-Côte-d'Azur, à Clermont-Ferrand, Strasbourg, au Casino de la Baule, et lui toujours simple parmi ce beau monde, ce n'est pas moi qu'il faut regarder vous savez, ce sont mes toiles, cette suivie de moi dans cette Ville silencieuse, ce Voilier, ce Couple ou cette Cathédrale, et Bosco se tient près du marquis de Langle qui a organisé une exposition à la galerie Di Méo, serre la main de son Altesse Royale le prince de Grèce, celle du duc de Broglie, il y a des diplomates, des généraux, des écrivains, c'est la foule, brillante, heureuse, et Bosco fait bon visage, laissant à ses

peintures, témoins de l'angoisse de l'homme et de son époque, ses peintures qu'on croirait à première vue muettes, le soin de parler pour lui un autre langage.

- *La cinquantaine vient de sonner, dis-je.*

- *Ah, c'est vrai.*

Le temps passe, de sable et d'eau, et combien cela pèse-t-il ? N'importe, puisqu'il y plonge de nouvelles racines, se marie, voyage à nouveau. Des collectionneurs l'accueillent à New-York, Genève. Un fils lui naît. Stabilité, lumière. Sa femme est jeune, le monde est jeune, la vie commence.

- *Et vous rencontrez monsieur Thomas*

- *Oui, en 1959. Et tout de suite l'amitié. Vous savez comment c'est.*

- *Je sais.*

Coïncidence, retour sur lui-même ? L'agitation des déplacements, la frénésie qui disperse, les tapages, et voici monsieur Thomas qui, loin du clinquant et des modes, lui offre sans esbrouffe l'asile de sa galerie La Belle Gabrielle, tranquille et sûre.

- *Vous êtes sous contrat ?*

- *Oh, un contrat moral. Entre amis, cela suffit bien.*

C'est alors que Bosco travaille, tout à son art, dans une atmosphère familiale qui aide à son équilibre, donne libre cours à son inspiration, et tout en continuant d'exploiter avec plus de profondeur encore les thèmes qui lui sont chers comme cette tête de Christ ou de nouvelles cathédrales, aborde ceux qui figurent l'énergie, le mouvement suspendu, l'effort. Monsieur Thomas lui consacre une exposition particulière importante qui confirme dans leur jugement ce que le Paris culturel compte de critiques valables, du Figaro à l'Humanité, et d'Arts aux Lettres Françaises, ce qui n'empêche nullement Bosco d'avoir des toiles à la galerie du Carlton à Cannes avec Yvonne Mottet, chez Wamper à Cologne, des petits formats à la galerie du Cirque à Paris, d'autres œuvres galerie Il Tribbio à Trieste et Corner Gallery à Londres.

Ainsi va l'amitié. Et voici ce livre.

L'ŒUVRE

Il n'est de l'ambition de personne d'en faire accroire, en publiant ce volume. On sait bien, quelle que soit la technique employée de nos jours, et malgré ses perfectionnements, que toute reproduction est infidèle.

Il y manque des nuances, parfois majeures, signifiantes, le relief et la force, enfin, et, c'est l'évidence, l'original. Quant aux illustrations en noir, ce travesti ne laisse au regard que le trait, l'intention. Mais si l'homme de foi ne peut en la circonstance que se servir des moyens dont il dispose et donner partiellement à voir, un mérite, si défailant et imparfait soit-il, lui revient sans doute, celui de témoigner, pour un plus grand nombre, de ses convictions.

Eugène Dabit a écrit quelque part que parler peinture vous fait vous engager dans un labyrinthe dont on ne trouvera pas aisément l'issue. De quel labyrinthe s'agit-il sinon de celui qui, par les arcanes du dessin et de la couleur, vous conduit aux richesses que révèle le monde sans cesse inconnu de l'esprit ?

Un grand peintre est toujours ce messager debout sur le seuil de la porte, exigeant et timide, et qui dérange. S'il se sert de la tradition, n'est-ce pas pour aider à comprendre ? Et puis il va, d'hier à aujourd'hui, de dédale en dédale, vers cette passerelle jetée au-dessus des abîmes et qui atteint les rives de l'avenir.

Nous avons nos habitudes, des jugements de routine, ce que peu ou prou de culture nous conduit à admettre, on suit la foule, nous sommes, la plupart, en retard d'une génération quand ce n'est pas de plusieurs, ou bien snobs, et c'est le néant qui séduit, quelque magma, l'informel sans âme, mais voici Bosco, chemineau de l'imaginaire et qui force le réel à dire sa vérité. Voyez ce qui transpire des murs de ses villes silencieuses, ce qu'il exprime aussi bien par cette tête de Christ que par cette tête de cheval, ce qui vous atteint, et c'est au cœur davantage qu'à la raison mais qu'y faire, notre monde n'est-il pas avant tout perclus de toutes les souffrances, le juste n'est-il pas victime, et l'animal innocent, primé ou non, destiné à l'abattoir ?

J'ai feuilleté le livre qu'on dit d'or, des pages et des pages pleines de paraphes et réactions spontanées des visiteurs de la dernière exposition de Bosco en 1971, à la galerie La Belle Gabrielle. C'est beau... Trop froid... Que vivá Bosco !... Pas assez joli... Maître de la couleur et du moment... Beau-tiful... Ah, quelle harmonie... Génial... Et vous appelez ça de

la peinture ?... Une lumière a traversé mon cœur... J'ai eu du mal à démêler votre mêlée de rugby... Continuez... Cela donne sur l'invisible, le fantastique... J'ai éprouvé un changement en moi...

J'entends ces voix discordantes, voix de partout et d'ailleurs, louange et incompréhension mêlées, qui laissent sur ces feuillets des traces pareilles à celles qui étoilent le mur de son atelier, près de l'établi, ombre et lumière.

Il me reprend le livre, le dépose au fond d'un tiroir de sa vieille commode et reste là, comme resterait, en dépit de tout, face au soleil et aux intempéries, l'une de ces statues rongées de diable ou de saint qu'on discerne encore dans la pierre des cathédrales.

Bosco ne travaille pas dans le joli en effet, nul moins que lui ne cultive la fleur bleue, encore que parfois elle éclate ici et là par surprise, et voilà que le bonheur se met à exister à la fenêtre d'une rue ou dans les voiles sous le vent d'un groupe de régates, mais c'est en plus, espérance ou promesse. Je comprends qu'il ait été séduit, toute une époque, et la plus récente, par l'effort de l'homme dans l'exercice du sport, quelle qu'en soit la discipline, comme si cet échappatoire servait de contrepoint à l'angoisse qui suinte de ses autres thèmes, comme si, de quelque manière, l'être

humain, à défaut d'une perfection morale, éprouvait par là le besoin de se dépasser. Car rien n'est superficiel chez lui, rien n'est hypocrite. Et j'entends l'éperdu galop sur l'hippodrome, et je sens la sueur qui coule le long des reins de ses joueurs dans la mêlée de rugby. D'où paradoxalement, cette santé que j'ai dite, et cet équilibre.

Regardons par exemple comment ce peintre du mouvement a su allier, sur la très belle toile intitulée « Cyclo-cross en forêt », la présence de l'homme à la splendeur tourmentée d'une nature changeante, regardons ces verts profonds vers quoi l'on va tandis qu'au-dessus, au-delà des arbres, dans un ciel Ile-de-France, passent des nuages qui pour une fois ne menacent personne, consolante peinture, vision consolatrice, et l'on s'y attarde, mais voici que lui succède cet arlequin bariolé, et qui s'exhibe, tantôt en représentation parce qu'il vient à vous sur son cheval dansant, tantôt seul, avec ses doigts en forme de pinceaux, créateur d'un monde, celui de Bosco, que l'œil découvre peu à peu selon les sujets, l'époque, le moment, ici la vie vous enivre et là quelque mort provisoire vous guette, cela va de l'agressivité aveugle de ces volatiles engagés malgré eux et qui s'entretuent à ce Christ lui aussi tout à coup devenu arlequin, et cela constitue, cela se poursuit, dans une constante de hautes couleurs, aussi bien à travers le tourbillon d'un match ou celui d'un French Cancan jusque-là jamais vu de cette manière que sur les ailes rouges d'un vol d'oiseaux.

- *Et après ?* dis-je, le nez sur un catalogue où je lis qu'on peut trouver Bosco dans quelques musées, à Tel-Aviv, à Caramulo au Portugal, aux Etats-Unis.

- *Après quoi ?*

- *Demain,* dis-je.

- *J'expose cet été à Cannes.*

Il hésite un peu, s'interroge, me parle de l'Irlande où il va passer une semaine avec sa femme et ses enfants, bientôt, à cause de la lumière là-bas, une certaine lumière, paraît-il. Curieux déjà, avide. Ce qu'on espère, imagine. Une autre planète peut-être, la beauté quelque part, l'absolu du ciel, de la mer. C'est comme si tout à coup rien ne pesait plus, ni cette chape de nuages accumulés, ni ces empreintes de pas.

- *Mais Cannes ?*

- *Ah oui.*

L'Irlande s'estompe, disparaît. Puis il tressaille, se lève.

- *Savez-vous ce qui me préoccupe ?*

Je traduis : me hante, à le voir ainsi, debout au milieu de

son atelier, les yeux sur une toile vierge posée là et où ça s'imprime et s'agite, mais pour lui seul.

- *Dites.*

- *Les mercenaires. Ceux qui tuent pour de l'argent.*

Je me tais. Parce que tout Bosco est dans cette approche du bien et du mal, un jour ébloui, heureux de peindre l'effort des muscles ou la mouvance d'une arrivée de course à Longchamp, et saisi un autre jour par ce qu'il y a de plus détestable chez l'homme, de pire, l'appât du gain, la cupidité aveugle.

Mercenaires. Portraits. Il faudra descendre au fond des personnages. Y aura-t-il un ciel derrière eux, et de quelle couleur ? Je l'ignore, mais ce dont je suis sûr c'est que nul ne sera assez myope pour ne pas rencontrer, sous le tissu, la trame, la pleine pâte des uniformes, au-delà de l'apparence, l'ombre de corps effondrés, que nul ne sera assez sourd pour ne pas entendre, s'exhalant de la matière, les cris de leurs victimes.

Alors, comment résumer Bosco ? Comment dire, au point où j'en suis, de lui comme de nous ? Par quoi l'expliquer ? Un souvenir, peut-être ? J'ai eu en ma jeunesse une jument que j'aimais. Elle s'appelait Idocrase. Elle était douce et

folle, encensait de plaisir si je lui caressais l'encolure, se conduisait à mon gré d'une simple pression, d'un simple signe, mais loin des écuries l'espace l'énivrait, une sorte de démente divine la saisissait qui la faisait galoper à perdre haleine, franchir les haies, les fossés, des lieues et des lieues sous un tonnerre de sabots, jusqu'à l'épuisement. C'était au temps où existaient encore des régiments de cavalerie, et que pensez-vous qu'il advint, elle qui vivait hors des normes, des règles, de la discipline ? On la réforma, non sans la marquer au fer rouge, ce qui signifiait que nul ne pouvait l'acheter pour la monte ou l'attelage puisqu'elle était dangereuse selon les hommes, et je l'ai menée, le plus lentement possible, mais qu'est-ce qu'une heure de plus ou de moins quand les heures vous sont comptées, je l'ai menée à Vaugirard où un tueur en blouse bleue l'a prise pour la boucherie. C'est alors qu'elle m'a regardé.

Et vous vous demandez pourquoi j'aime Bosco ? C'est que, ce regard-là, de reproche, d'amour, de regret, je le retrouve partout dans sa peinture, et même quand il ne s'agit pas de l'œil d'un cheval.

Son œuvre comprend à ce jour, environ 1 500 toiles, gens, bêtes et choses, couples, christs, vierges, arlequins, danseuses, villes, rues, cathédrales, coqs, chevaux, barques

échouées ou volant sur la mer, courses sans fin, un monde offert, un monde livré, non tel qu'on le voudrait pour se consoler de soi-même, mais tel qu'il est, marqué au fer rouge lui aussi, et pour longtemps.

Pierre Hulin
mars 1975